PÉLAGIE-LA-CHARRETTE D'ANTONINE MAILLET : UNE ODYSSÉE A(R)CADIENNE

« La vraie Arcadie a été pendant un temps de ce côté-ci de l'Atlantique[1] ». Datée de 1894, cette affirmation de l'un des premiers critiques de la littérature canadienne-française, Henri-Raymond Casgrain, nous semble fondamentale lorsqu'on s'intéresse à la fortune des classiques sur le continent américain. En effet, bien que la « vraie » Arcadie – zone montagneuse située au cœur du Péloponnèse – ne présente *a priori* guère de ressemblance avec les paysages nord-américains, son histoire littéraire « n'en finit pas de se réinventer », dans la mesure où elle fonctionne comme un « cadre privilégié qui répond à une attente profonde[2] ». Comme l'écrit Jean-Louis Haquette, une véritable « fiction arcadienne[3] » s'est ainsi créée, les poètes faisant de l'Arcadie un paysage idéalisé, à la nature abondante et rassurante[4]. Cette tradition s'ancre si profondément dans l'imaginaire collectif qu'elle serait venue à l'esprit de l'explorateur Verrazzano pour nommer la région de Chesapeake où il aborde en 1524. C'est également ce toponyme qu'emploiera Samuel Champlain en 1604[5] avant que « l'Arcadie, placée d'abord à la hauteur du Maryland actuel, [ne se] déplace […] jusqu'à l'extrémité du Cap Breton[6] » et que le « r » ne disparaisse.

S'il existe d'autres étymologies du toponyme « Acadie[7] », rien d'étonnant à ce que cette association entre Acadie et Arcadie ait été abondamment utilisée sur le plan littéraire, et ce dès les écrits missionnaires[8]. Plus tard, les auteurs canadiens-français du XIXe siècle ont tout naturellement utilisé ce *topos* pour fonder une littérature à caractère national en réaction au rapport de Lord Durham[9]. Couplé à d'autres références[10], celui-ci leur a permis de créer une image paradisiaque de la Nouvelle-France, dans laquelle les Canadiens-Français – et les

---

[1] Henri-Raymond Casgrain, *Une Seconde Acadie*, L.-J. Demers & frère, 1894, p. 203.
[2] Françoise Duvignaud, *Terre mythique, terre fantasmée. L'Arcadie*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 10.
[3] Jean-Louis Haquette, *Échos d'Arcadie : les transformations de la tradition littéraire pastorale des Lumières au romantisme*, Paris, Classiques Garnier, 2009, p. 11.
[4] Françoise Duvignaud, *op. cit*, p. 28-29.
[5] Samuel de Champlain, *Des sauvages*, ch. XII; texte établi, présenté et annoté par Alain Beaulieu et Réal Ouellet, Montréal, TYPO, 2002.
[6] Françoise Duvignaud, *op. cit*, p. 232.
[7] Si l'explication « antiquisante » est la plus courante, notons que d'aucuns donnent au toponyme « Acadie » une origine amérindienne ; citons par exemple à ce propos, dans l'ordre chronologique : Henri Froidevaux, « Origine du mot "Acadie" », *Journal de la Société des américanistes*, 1920, vol. 12, n° 12, p. 267 ; Françoise Duvignaud, *op. cit.*, p. 230 à 234 ; Paolo Carile, *Le regard entravé : littérature et anthropologie dans les premiers textes sur la Nouvelle-France*, Sillery, Septentrion, 2000, p. 119 ; Nicolas Landry, *Histoire de l'Acadie*, Sillery, Septentrion, 2001, p. 14 ; et plus récemment, Samuel Arseneault « L'Acadie : un toponyme à usages multiples, 1524-1769 », in James de Finnney, Hélène Destrempes et Jean Morency, *L'Acadie des origines : mythes et figurations d'un parcours littéraire et historique*, Sudbury, Prise de parole, 2011, p. 11.
[8] Stéphanie Chaffray, « Corps, territoire et paysage à travers les images et les textes viatiques en Nouvelle-France (1701-1756) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 59, n° 1-2, été-automne 2005, p. 18.
[9] Mandaté par le Gouvernement britannique afin de trouver une solution à la crise de 1837-1838, ce dernier avait rédigé en 1839 un rapport dans lequel il jugeait le peuple canadien-français « sans histoire ni littérature ». Les Canadiens-Français ne constituant pas véritablement un peuple du point de vue culturel, il proposait ainsi d'abolir les frontières linguistiques entre francophones et anglophones en assimilant les premiers aux Britanniques.
[10] Outre la Bible, qui reste la grande référence pour toute la littérature canadienne-française du XIXe siècle, il faut signaler en particulier, de par sa large diffusion, l'importance majeure du poème américain *Evangeline. A Tale of Acadie* de Longfellow (1847).

Acadiens dans une moindre mesure[11] –, vivaient en parfaite harmonie avec la nature avant qu'ils n'en soient chassés par les soldats anglais[12]. Nous la retrouvons également dans des œuvres plus tardives, puisque *Pélagie-La-Charrette* (1979)[13] d'Antonine Maillet, qui sera étudiée dans le cadre de cet article, l'exploite également pour évoquer la patrie acadienne.

Le lien entre Acadie et Arcadie n'est bien sûr pas le seul rapport à l'Antiquité tissé par Antonine Maillet, dont on sait par ailleurs qu'elle forçait à douze ans « son école à lui enseigner le latin, comme la loi le lui permettait[14] ». Katia Bottos[15] associe ainsi Maillet à la figure de l'aède et signale que *Pélagie-La-Charrette* renvoie « à des modèles littéraires gréco-latins – le voyage d'Ulysse, pour donner un exemple[16] », sans s'étendre toutefois sur les modalités de la reprise. Partant de cette idée, nous étudierons ici comment l'auteure exploite l'intertexte épique. Ce phénomène est intéressant dans la mesure où, selon la définition hégélienne, le récit épique se centre sur un événement constitutif d'une nation donnée et fonctionne comme une mémoire des origines, la « base véritable sur laquelle repose la conscience d'un peuple[17] ». S'il est exclu de parler ici d'épopée en tant que genre littéraire[18] parce que *Pélagie-La-Charrette* n'en présente pas les caractéristiques formelles et porte par ailleurs l'indication générique de roman, reste que la reprise épique constitue un axe de lecture fécond : Antonine Maillet – à qui Lise Gauvin attribue d'ailleurs la fondation de la littérature acadienne moderne[19] – évoque précisément le mythe fondateur de la conscience collective acadienne, la Déportation. Pour ce faire, elle parsème son texte de nombreuses références à l'*Odyssée* et à l'*Énéide* auxquelles l'auteure donne « une signification nouvelle, en jouant au besoin et si possible sur les mots[20] ». Parallèlement à cette référence épique, nous verrons comment l'auteure file une métaphore reprise aux *Bucoliques*, ce qui lui permet de s'inscrire dans la tradition littéraire faisant de l'Acadie une nouvelle Arcadie.

Pélagie-La-Charrette, une parodie épique

[11] Pour Maurice Lemire en effet, la Déportation des Acadiens, que l'on appelle traditionnellement « Le Grand Dérangement », est l'un des thèmes les « moins exploités de tout le roman historique », Maurice Lemire, *Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Québec, Presses de l'université Laval, 1970, p. 99.

[12] James de Finney, « La représentation de l'espace dans les œuvres de Gabrielle Roy et d'Antonine Maillet », *Francophonies d'Amérique*, n° 8, 1998, p. 8 ; Irena Trujic, « "C'est du latin, ignorant…" : l'intertextualité classique dans *Les anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé », *Tangence* n° 99, été 2013, p. 123-138 et « *Jacques et Marie, souvenir d'un peuple dispersé* : le modèle virgilien de Napoléon Bourassa », *Tangence*, n° 92, hiver 2010, p. 83-93.

[13] Antonine Maillet, *Pélagie-La-Charrette*, Paris, Grasset, 2008 (1979). Afin de limiter le nombre de notes, les références à cet ouvrage seront désormais indiquées par le sigle *PLC*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte. Par ailleurs, nous mettrons en évidence les termes importants afin de faciliter la lecture des citations.

[14] Préface anonyme, « Antonine Maillet / Pélagie-La-Charrette », *in* Antonine Maillet, *op. cit*, p. 7.

[15] Katia Bottos, *Antonine Maillet conteuse de l'Acadie : Ou l'encre de l'aède*, Paris, L'Harmattan, 2011.

[16] *Ibid.*, p. 58-59.

[17] Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Esthétique*, vol. 4, Paris, Flammarion, 1979, p. 102. Pour Zumthor, la parole épique est même le véritable ciment d'une communauté. Paul Zumthor, *La Lettre et la voix*, Paris, Seuil, 1987, p. 175.

[18] À ce propos, notons que Janet Giltrow et David Stouck font de *Pélagie-La-Charrette* une épopée dans la mesure où ils considèrent que l'épopée n'est pas tant un genre mais un mode. « 'Survivors of the Night': The Language and Politics of Epic in Antonine Maillet's *Pélagie-la-charrette* », University of Toronto Quarterly, vol. 71, n° 3, summer 2002, p. 735. Lise Gauvin parle quant à elle de « vaste fresque épique, ou plus exactement [d'] épopée à rebours », dans son ouvrage *La Fabrique de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme*, Paris, Seuil, 2004, p. 299.

[19] Lise Gauvin, *op. cit.*, p. 297.

[20] Gérard Genette, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, p. 28.

Il est difficile de définir avec précision les intertextes classiques avec lesquels dialogue Antonine Maillet, d'autant que les références explicites aux œuvres antiques dans *Pélagie-La-Charrette* sont somme toute assez rares et côtoient un solide héritage rabelaisien[21]. Ce qui est certain, c'est que l'auteure ne se limite précisément pas aux allusions explicites et que le jeu intertextuel se développe sur plusieurs plans.

Notons tout d'abord que le récit préserve le caractère fondamentalement oral des épopées antiques[22], et ce par deux aspects. Le premier relève du travail sur la langue littéraire, puisqu'Antonine Maillet s'efforce de « *recomposer* l'oralité, [de] transposer le parlé en écrit[23] » dans son roman; le second quant à lui relève du genre même de l'épopée, dans la mesure où celle-ci est traditionnellement prise en charge par une figure externe aux aventures racontées. Dans le cas qui nous occupe, c'est Bélonie, « père de Louis à Bélonie, conteur et chroniqueur de son métier de père en fils » (*PLC*, p. 21) qui raconte ce qui est arrivé à ses ancêtres. Cette figure est toutefois parodique, dans la mesure où ses auditeurs remettent sans cesse son autorité en question, n'hésitant pas à intervenir quand ils ne sont pas d'accord avec lui : par exemple, Pélagie-la-Gribouille interrompt régulièrement le conteur pour ajouter des éléments, « créant ainsi sa propre mythologie » (*PLC*, p. 108).

Cependant, l'élément le plus évident permettant de faire le lien avec les épopées antiques relève de la diégèse. En effet, le roman présente le retour des Acadiens sur la terre de leurs ancêtres, « paradis perdu » (*PLC*, p. 21). Leur voyage est qualifié de véritable « odyssée » (*PLC*, p. 287) et durera une décennie, comme le retour d'Ulysse à Ithaque. Et comme dans les épopées antiques[24], les dieux sont directement incriminés dans *Pélagie-la-Charrette* : bien que les Acadiens soient catholiques[25], ils sont ballotés sur le continent américain, « comme si **les dieux** avaient résolu de ne pas rendre leur terre aux Acadiens avant de leur avoir fait boire la coupe jusqu'à la lie » (*PLC*, p. 189). Certains Acadiens présentent d'ailleurs les caractéristiques des héros antiques. Ainsi, Antonine Maillet fait de Jeanne Aucoin un personnage rusé, et la répétition du terme permet de faire signe vers Ulysse[26]. On apprend en effet qu'elle « avait rescapé au moins le tiers des Girouard dans le Dérangement, autant par la **ruse** que par le courage. Elle avait **rusé** avec Winslow, l'assistant-commandant; et **rusé** avec les soldats qui scindaient les familles sans discernement; et **rusé** avec la mer, la vorace, qui par deux fois avait fait chavirer la barque entre la rive et la goélette au large. » (*PLC*, p. 39-40). Pélagie quant à elle apparaît comme le chef incontesté qui permettra aux Acadiens d'arriver à destination. Forte et courageuse à l'image des héros épiques[27], elle est pourtant parfois prise de doutes :

> Pélagie eut un frisson. Combien de temps les tiendrait-elle **amarrés** à ce **port** de la vie, ces inquiets, ces impatients, ces grognons qui s'obstinaient à ne pas comprendre ? **Et combien de**

---

[21] Elle a d'ailleurs rédigé une thèse de doctorat intitulée *Rabelais et les traditions populaires en Acadie*, déposée en 1977 à l'Université Laval.

[22] À ce propos, on consultera notamment l'ouvrage de Florence Dupont, *Homère et Dallas : Introduction à une critique anthropologique*, Paris, Kimé, 2005.

[23] Lise Gauvin, *op. cit.*, p. 299.

[24] Par exemple, Virgile, *Énéide*, I, v. 3-4, texte établi et traduit par Jacques Perret, Paris, Belles Lettres, 1981 : « *multum ille et terris iactatus et alto / ui superum saeuae memorem Iunonis ob iram* », « ayant connu bien des traverses et sur terre et sur l'abîme sous les coups de Ceux d'en haut, à cause de la colère tenace de la cruelle Junon ».

[25] Outre les nombreuses mentions de Dieu, on sait que les compagnons de Pélagie sont des papistes (*PLC*, p. 234).

[26] L'adjectif « πολύμητις », qui signifie « très ingénieux », apparaît en effet à de nombreuses reprises dans l'*Odyssée* pour qualifier Ulysse, par exemple au chant XVIII, v. 312. *Homeri Odyssea*, recogn. Helmut van Thiel, Zürich, Hildesheim, G. Olms, 1991.

[27] Janet Giltrow et David Stouck, *op. cit.*, p. 741.

> **temps la houle et les vents contraires** s'acharneraient-ils contre elle qui avait déjà tant sacrifié à la **mer** ? (*PLC*, p. 167)

Le voyage de Pélagie se fait pourtant par voie terrestre et n'est donc en rien tributaire de la houle ou des vents : filant la métaphore maritime, la formulation est intéressante car elle permet précisément de faire écho à l'un des éléments récurrents de l'épopée, le voyage en mer. Et si Pélagie est parfois tentée d'arrêter la mission qu'elle s'est fixée pour filer le parfait amour avec son capitaine acadien[28], comme Énée s'était oublié dans les bras de Didon[29], c'est pourtant la mission qui l'emporte, cette promesse faite aux aïeux (*PLC*, p. 296), quand bien même « son pauvre peuple payait très cher sa résistance aux George d'Angleterre et au revirement de l'Histoire. » (*PLC*, p. 189).

Enfin, les personnages sont nommés de façon formulaire ; Giltrow et Stoudans[30] y voient un procédé facilitant la mémorisation, qu'ils assimilent à juste titre à l'épopée. Ainsi, à l'image de la fidèle servante d'Ulysse « Euryclée, fille d'Ops le fils de Pisénor[31] » dans l'*Odyssée*, nous avons dans *Pélagie-La-Charrette* « Charles à Charles » (*PLC*, p. 40) ou encore « François à Pierre, fils de Pierre à Pierre à Pierrot, héros de Beauséjour et du Grand Dérangement » (*PLC*, p. 38). Lorsque le terme de « héros » est employé dans le texte (*PLC*, p. 197), c'est pourtant pour mieux accentuer le gouffre qui sépare les compagnons de Pélagie des héros antiques. À vrai dire, la plupart d'entre eux n'a guère la stature de héros, et la référence épique tient plus de la parodie que d'autre chose : quand Pélagie regarde son peuple, elle voit désormais « des boiteux, des vieillards, des geignards, des gueulards, des traqués et des abandonnés » (*PLC*, p. 69). Cette troupe porte tout de même le nom de « peuple » dans le texte, et les adjectifs qui sont utilisés par Maillet réfèrent au « *gens sparsa*[32] » virgilien, que Napoléon Bourassa avait déjà repris pour qualifier les Acadiens dans la première œuvre francophone portant sur la Déportation[33]. Ainsi, le Grand Dérangement bouscule et chavire « les lignages, embrouillant les noms, **dispersant** les branches des familles aux quatre vents. » (*PLC*, p. 97). Cependant, alors que l'objectif avoué des Anglais était de faire périr les Acadiens, le résultat en est une patrie que « la Dispersion était en train d'agrandir de toutes les îles et de toutes les anses capables de cacher **un peuple disloqué** » (*PLC*, p. 98).

Au cours du voyage, rien ne sera épargné aux Acadiens; en filigrane, au détour d'une phrase, nous retrouvons les péripéties traditionnelles de l'épopée classique, qu'Antonine Maillet transforme en les mêlant à d'autres références : certains personnages entendent parfois le chant des sirènes[34], créatures apparaissant dans l'*Odyssée* et dans l'*Énéide* ; Pélagie et les siens rencontreront un géant, comme Ulysse ou Énée, à la différence près que « la P'tite Goule » est « de la race des Gargan et des Gargantua » (*PLC*, p. 92) ; ils participeront à un « combat » à Boston (*PLC*, p. 235) lors duquel ils se battront comme des chiffonniers et non pas de façon héroïque, « chacun embrassant d'une main sa foi et de l'autre le col de son

---

[28] *PLC*, p. 112-113.
[29] *Énéide*, IV.
[30] Janet Giltrow et David Stouck, *op. cit*, p. 744.
[31] « Εὐρύκλει', Ὦπος θυγάτηρ Πεισηνορίδαο » (*The Odyssey of Homer*, édition, commentaires et index de W. B. Stanford, London / New York, Macmillan and Co LTD / St Martin's Presse, I, 429. Nous traduisons).
[32] Virgile, *Énéide*, I, 600-602 : « *grates persoluere dignas / non opis est nostrae, Dido, nec quicquid ubique est / **gentis** Dardaniae, magnum quae **sparsa** per orbem* » que Jacques Perret traduit ainsi : « t'en rendre grâces à suffisance, nous n'y saurions parvenir, Didon, ni tout ce qui peut quelque part subsister aujourd'hui de la **nation** dardanienne **dispersée** dans le vaste monde ». Notons que l'on trouve également l'adjectif « *dispersi* », « dispersés » (III, 197) pour qualifier les Énéades.
[33] Napoléon Bourassa, *Jacques et Marie : Souvenir d'un peuple dispersé* (1866), édition établie, présentée et annotée par Roger Le Moine, Montréal, Fides, 1976. À propos de l'intertextualité classique dans cette œuvre, on consultera notre article « *Jacques et Marie, souvenir d'un peuple dispersé* », *op. cit.*
[34] « Ils entendaient le chant des sirènes dans les îles du Sud […] » (*PLC*, p. 198).

ennemi » (*PLC*, p. 234). Il leur faudra même « immoler » un bœuf (*PLC*, p. 191), compagnon de longue date : « on accomplit le sacrifice dans les rites, comme si l'on retrouvait d'instinct ou par une sorte de mémoire involontaire les origines primordiales de l'immolation. On lava la victime, la parfuma d'herbage, lui décora les cornes avec des festons » (*PLC*, p. 192). La référence au sacrifice, fréquente dans les épopées, rend bien compte de l'effet comique créé par la reprise intertextuelle. En effet, en comparaison de la scène précédant la catabase d'Énée, nous avons désormais un seul vieux bœuf, qui a « accompli une mission digne de passer aux annales du pays » (*PLC*, p. 191) en tirant la charrette de Pélagie sur des milliers de kilomètres, plutôt que « sept taureaux d'un troupeau réservé, et autant de brebis choisies selon le rite[35] ». Et si la vocation prémonitoire du sacrifice est préservée dans le roman acadien, dans la mesure où « Célina a quand même le courage de lire les entrailles de la victime […], des entrailles à l'augure mélangé et difficile à interpréter » (*PLC*, p. 193) qui semblent annoncer « un nouveau Messie » (*PLC*, p. 193), reste que l'on procède au sacrifice pour des raisons parfaitement triviales : le peuple de Pélagie meurt de faim et l'opération vise à transformer l'animal en « boudin » (*PLC*, p. 193).

Avant de passer à l'intertexte arcadien, notons enfin que Pélagie soigne l'hospitalité, comme dans les épopées antiques; elle offre ainsi à ses hôtes « de ses propres mains […] à boire dans la tasse dite de l'hospitalité, un gobelet rituel rescapé du Grand Dérangement. » (*PLC*, p. 188). Mais la traditionnelle formule homérique « Quand on eut satisfait la soif et la faim[36] » qui introduit les récits des héros[37] devient « la phrase rituelle » bien moins cérémonieuse : « Faites comme chez vous. » (*PLC*, p. 188).

Quand l'épopée se fait bucolique

Nous avons mentionné plus haut que les Acadiens avaient décidé de rentrer en charrette après avoir travaillé pendant des années dans des champs de coton, traumatisés d'avoir passé « des mois et des mois au creux de lames de trente pieds qui depuis les rives d'Acadie avaient déjà avalé la moitié des gens » (*PLC*, p. 19). Pélagie d'ailleurs, « veuve du Grand Dérangement » (*PLC*, p. 55) comme Énée était veuf depuis la fuite de Troie, passe à la postérité sous le nom de « Pélagie-La-Charrette » pour la différencier de toutes les autres Pélagie de la famille. Si cette formule peut évoquer *Lancelot ou le Chevalier de la charrette* de Chrétien de Troie, l'exploitation qui en est faite dans le roman doit à notre sens être lue comme une référence aux œuvres antiques. C'est en effet d'après le nom du héros que sont nommés ceux qui l'accompagnent. Les compagnons d'Énée sont ainsi appelés les Énéades[38]; ceux de Pélagie-La-Charrette et leurs descendants deviennent pour leur part les « charrettes » : ainsi, lorsque Bélonie raconte « l'histoire vraie d'un de ses aïeux, l'un des premiers de la race » (*PLC*, p. 269), qui se nommait « Tit-Jean Quatorze » (*PLC*, p. 269), on apprend que « toutes les **charrettes** […] s'étaient prises d'affection » (*PLC*, p. 274) pour le héros.

Mais surtout, ce véhicule qui n'a rien d'héroïque et qui se dégrade au fil des pages permet à Maillet de conserver le rapport filé à l'épopée (notamment parce qu'il est décrit par

[35] « *grege de intacto septem mactare iuuencos / praestiterit, totidem lectas de more bidentis.* », *Énéide*, VI, v. 38-39, texte établi et traduit par Jacques Perret, éd. cit., 1978.
[36] Par exemple : *Odyssée*, VIII, v. 72.
[37] À ce propos, on consultera Florence Dupont, *op. cit*, p. 19 et sqq.
[38] « *Aeneadasque meo nomen de nomine fingo* », que Perret traduit par « et de mon nom je forge le nom d'Énéades », *Énéide*, III, v. 18.

des termes se rapportant d'ordinaire aux navires[39]), tout en revenant à l'association Acadie-Arcadie et au rapport des Acadiens à la terre nourricière en particulier. Le narrateur explique ainsi le Grand Dérangement par une histoire de « choux gras » convoités par des soldats[40]. Au-delà du comique de cette explication, comment ne pas penser ici à la plainte de Mélibée, aux vers 70 à 73 du livre I des *Bucoliques*, qui doit laisser à un soldat impie (« *impius miles* ») les champs qu'il a **ensemencés** (« *his nos conseuimus agros* »)? Certes, Pélagie ne se plaint jamais ; le rapport aux *Bucoliques* est cependant filé tout au long du roman : si la Déportation a fait perdre à Pélagie ses propres champs, l'héroïne fait preuve d'une réelle détermination pour rentrer au pays avec les siens. Comme elle le crie au début du roman : « Je planterai aucun des miens en terre étrangère! » (*PLC*, p. 19). C'est donc de la terre que naissent les Acadiens, ce qui renforce le rapport particulier, construit par la littérature[41], qu'ils entretiennent avec la nature.

Au fil des pages, Pélagie est cependant peu à peu contrainte de laisser les Acadiens s'installer où ils le souhaitent, comme Énée avant elle[42]. Il lui faut en effet « accepter le sort de ce peuple appelé à **semer** le long des côtes d'Amérique des **graines** vivantes » (*PLC*, p. 59). À ces premières pertes s'ajoutent également celles que constituent les morts, au point que Pélagie se met à craindre pour l'avenir de sa patrie et pour le village de Grand-Pré en particulier. « Si on allait perdre **la meilleure graine** en route, que **sèmerait**-on, rendu au pays ? Les **charrettes** ne trainaient plus que des quartiers de famille, des retailles de l'ancienne Acadie. » (*PLC*, p. 205). La crainte est légitime, car l'Acadie que les charrettes ont connue n'existe plus que dans leur mémoire : les noms des villages ont été changés et Grand-Pré est devenu inhabitable. Au terme de dix ans de périple, Pélagie meurt, consciente qu'elle ne pourra plus habiter l'A(r)cadie d'avant la Déportation. Mais ce n'est pas là le plus important, car l'une des dernières phrases du roman permet au lecteur de se rendre compte que l'Acadie « avait joué à Colin-Maillard avec le destin et avait fini par **labourer** tous ses **champs** et **replanter ses racines** partout. » (*PLC*, p. 306). Ainsi, les Acadiens, dont les terres ont été spoliées par des soldats comme celles de Mélibée l'avaient été dans les *Bucoliques*, se sont « replantés » tout le long de la côte est.

Conclusion

Si Antonine Maillet s'inscrit dans une longue tradition littéraire qui fait de l'Acadie une nouvelle Arcadie, elle poursuit, avec *Pélagie-La-Charrette*, l'association que Bourassa

[39] Par exemple : « quand enfin Pélagie put appareiller » (*PLC*, p. 19) ou « son pont tanguant comme une goélette au large » (*PLC*, p. 23).

[40] « Ça ne pouvait pas durer, c'était des choux gras. Et les soldats anglais se mirent à lorgner ces champs-là. » (*PLC*, p. 19).

[41] Citons par exemple le premier ouvrage paru en français sur le Grand Dérangement, *Jacques et Marie* de Napoléon Bourassa. La description de la nature, des champs, des forêts et des produits de la terre occupe une grande place dans le texte, faisant de l'Acadie de Bourassa un lieu « mythique » dans lequel les Acadiens vivent en parfaite harmonie avec la nature. À ce propos, on pourra consulter Andrea Cabajsky « Historical Revision and Colonial Agency : Napoléon Bourassa's *Jacques et Marie* », Jennifer Blair, Daniel Coleman, Kate Higginson (dir.), *Recalling early Canada : reading the political in literary and cultural production*, Edmonton, University of Alberta, 2005, p. 73 à 90.

[42] Par exemple, au v. 750-751 du livre V, Énée laisse ceux qui le veulent rester en Sicile : « *Transcribunt urbi matres populumque uolentem / deponunt, animos nil magnae laudis egentis* », ce que Jacques Perret traduit par « On inscrit pour la nouvelle ville, on y fait passer les femmes, on se sépare de ceux qui le veulent, gens à qui les grandeurs de la gloire ne sont d'aucun besoin ».

avait proposée entre le destin des Acadiens et celui des Troyens. Les éléments faisant signe vers le jeu intertextuel sont multiples, de même que les intertextes antiques mobilisés, auxquels sont accolés des références provenant d'œuvres postérieures. Il est certain que la référence épique est ici parodique – car ces charrettes ne se comportent pas en héros –, mais les légendes et les contes entourant le retour de Pélagie se superposent à la Grande Histoire et permettent de donner aux Acadiens le statut de « peuple ». Un peuple sans terre, mais qui prend sa revanche sur l'Histoire et sur le Roi d'Angleterre[43] en « semant » ses enfants partout en Amérique, contrecarrant ainsi les projets clairement génocidaires des soldats anglais qui avaient spolié les terres a(r)cadiennes. Un peuple qui prend également sa revanche sur Durham, par la création d'un récit fondateur dans une langue littéraire acadienne, avec en arrière-fond le rire permis par la parodie de l'épopée. Un peuple dont on apprend à la toute fin du prologue de *Pélagie-La-Charrette* qu'il « ne sait pas lire » (*PLC*, p. 16), mais dont les aventures s'inscrivent dans la lignée des œuvres fondatrices de la littérature occidentale.

Irena TRUJIC

Université de Lausanne

[43] D'ailleurs, un « et merde au Roi d'Angleterre! » ponctue tout le récit, par exemple *PLC*, p. 219.